

**Yoga** / Emmanuel Carrère. - Paris : POL, DL 2020. –  1 vol. (550 p.) ; 21 cm.

ISBN 978-2-8180-5138-2 (br.)

**Le point de vue d’Annette :**

***Je lisais jusqu’ici cet auteur dans un climat d’amour-haine qui se poursuivait de roman en roman. Bien sûr, son style fluide et fécond me laissait admirative. Par contre, la manière dont E. Carrère traitait ses sujets dans***La classe de neige, Un Roman russe, D’autres vies que la mienne, ***ou bien encore*** Limonov m’a plusieurs fois donné le sentiment désagréable ***d’être placée dans une position de voyeur. Je lui reprochais également sa manière de rendre publiques des rancœurs et des faits qui me paraissent être de l’ordre du privé, de jouer sur les cordes de ma sensiblerie, de mettre trop volontiers en scène sa propre personne. Ce qui me déplaisait le plus était la manière qu’il avait de rappeler par-ci par-là à son lecteur le niveau de la caste à laquelle il appartient.***

***Et voici que je termine aujourd’hui la lecture de*** Yoga***, un roman qui se voulait à l’origine un*** petit livre souriant et subtil sur le yoga ***et qui devient par la suite, le récit d’une grave dépression. C’est avec humour et autodérision que E. Carrère emmène donc son lecteur dans le Morvan pour un stage de yoga. L’auteur profite de l’aubaine pour inculquer à ce dernier quelques postures, pour analyser avec lui le sens de la méditation, pour lui enseigner des rudiments de taï-chi... Le roman bascule quand E. Carrère apprend l’assassinat perpétré à l’encontre de l’équipe de Charlie Hebdo. Une profonde dépression mène celui-ci à Sainte-Anne puis dans quelques îles grecques où il entre en contact avec des jeunes réfugiés afghans et pakistanais.***

***Si dans*** Yoga, E. ***Carrère continue à se mettre en scène sans pudeur, il se présente néanmoins ici en homme bon, humain, sensible, vulnérable et pathétique. Je le préfère ainsi.***

**Extrait :**

***La scène se passe dans un camp de réfugiés pour enfants isolés sur une île grecque.***

« Je n’ai pas formellement ouvert un atelier de taï-chi, (...) mais enfin nous nous sommes retrouvés, un petit groupe, à nous entraîner tous les jours dans la cour. (…) À ma grande surprise, parce que ça me semblait une idée a priori abstraite, tous adoraient le jeu consistant à trouver le chemin le plus long d’un point à un autre. Ils se sont mis à décrire de longues boucles, parfois les yeux fermés. (…). C’était amusant de voir les enfants marcher au ralenti dans la cour de récréation, à la fois très sérieux et prêts à éclater de rire à tous moments. (…) Tout cela marchait d’autant mieux, je pense, parce que ce n’était plus moi qui enseignais mais Hamid, qui était comme je l’ai dit l’idole des enfants. (…) Nous allions tous les deux sur le ponton où les clients de Svetlana Sergueievna amarrent leurs barques et je lui montrais un mouvement que nous exécutions ensemble (...) »